

Une poétique de la lecture pour entendre la lumière des voix

Pourquoi lis-tu au milieu de la nuit, de Philippe Haeck,
L'Hexagone, « Écritures », 63 p.

Jean-Claude Brochu

Numéro 240, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, J.-C. (2012). Compte rendu de [Une poétique de la lecture pour entendre la lumière des voix / *Pourquoi lis-tu au milieu de la nuit*, de Philippe Haeck, L'Hexagone, « Écritures », 63 p.] *Spirale*, (240), 55–56.

Une poétique de la lecture pour entendre la lumière des voix

PAR JEAN-CLAUDE BROCHU

POURQUOI LIS-TU AU MILIEU DE LA NUIT de Philippe Haeck

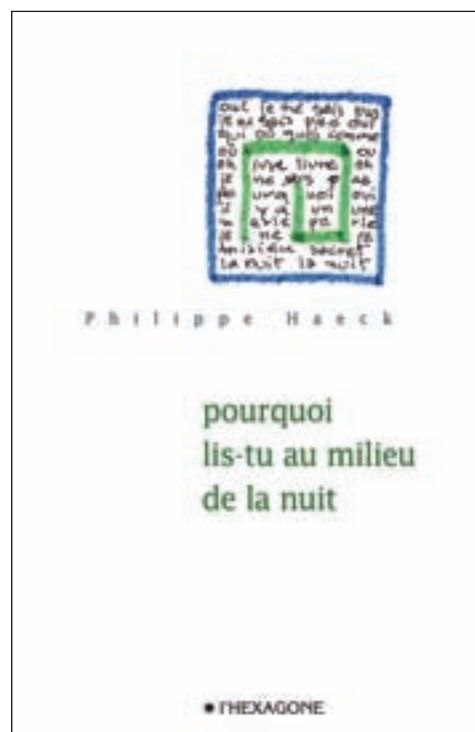
L'Hexagone, « Écritures », 63 p.

Les notes de *Pourquoi lis-tu au milieu de la nuit* de Philippe Haeck sont des affleurements rocheux où poser le pied un instant, reprendre souffle dans le courant qui nous emporte, comme le *h* minuscule de son patronyme fournit une chaise pour s'asseoir et lire, image déjà évoquée ailleurs par l'auteur. En la faisant pivoter sans hâte dans cet opuscule, le lecteur aperçoit les dix mille volumes de la bibliothèque de l'écrivain et entre dans ses raisons de les ouvrir.

Se former aux livres, selon Philippe Haeck, c'est se poser au plus près du monde. Lire recrée les autres, fait entendre leurs voix et s'ouvrir leurs yeux en nous comme au souvenir d'un repas à la même table. L'oreille et l'œil du lecteur se conjuguent à l'ouïe et à la vue des personnages et, par-delà, aux sens de l'auteur. La vie en littérature ne vise qu'à nous rapprocher de nos semblables, de la vie en général et d'une vérité profondément ressentie à propos d'elle. Cette perception peut s'insinuer dans un flottement de l'attention, dans un vague intérêt pour son propre cœur d'abord, simplement parce qu'il y a des pâquerettes dans le *Journal* de Katherine Mansfield, comme le rappelle Haeck : « *Dans les livres que j'aime, est-ce un hasard si mes mots-fétiches reviennent : amitié, bonté, étang, forêt, hache, haie, hêtre, lampe, livre, merle, mystère, pâquerette, pissenlit, vache...* » La même Katherine Mansfield n'affirme-t-elle pas que tout écrivain acquitte des dettes d'amour ? Et l'on

ajouterait, si l'image filée n'apparaissait pas trop triviale, qu'il revient au lecteur d'estampiller les factures. La plus mystérieuse ici porte justement le nom de Pâquerette, la « femme » de l'auteur, à qui il pourrait verser la totalité de ses soixante-quatre pages, telle une lettre d'amour à celle qui attend, une missive fragmentée, inachevée, discontinuée comme la vie à deux ou avec les autres, en réponse aux demandes et à une improbable question de sa destinataire, puisque le titre n'a pas de point d'interrogation. Peut-être que le « *secret enfoui* » dans ces notes concernerait la cohabitation à deux avec les livres, la tentation pour tout lecteur de se laisser envahir par eux et de s'y réfugier. Les *h* majoritaires de l'énumération qui précède renvoient inévitablement au nom du signataire en même temps qu'ils bousculent son identité, faite de ce qui pousse et de ce qui coupe, de ce qu'on « *arrosémonde* ». Cette consonne forme avec le prénom de l'épouse le couple d'un homme et d'une femme que l'auteur veut plus humains d'être ainsi aspirés par les noms communs, les mots et les lettres de ses lectures.

Les bons livres donnent le goût d'écrire, particulièrement les livres de notes, quand elles se découpent sur la page en



fenêtres à ouvrir pour « *mieux respirer* » ou laisser monter de nous le cœur de nos lectures, s'exhaler leurs « *Lucioles au milieu de [nos] nuits* ». On lit grand, puis on écrit, seulement si leurs appels aux lecteurs émettent assez de lumière. Cette sortie de soi nommée lecture s'avère la meilleure façon de se laisser traverser par le dehors : « *Les livres donnent à sentir l'histoire de notre espèce ; je cherche dans ces trente siècles des compagnons, des amis qui m'aident à trouver le cœur de ma vie, à tisser des liens* »

aimants avec mes proches — je n'ai que des proches : chaque livre me l'apprend. » Le lecteur se déplace chez Philippe Haeck à l'œil et au son : ses croisées laissent entrer des voix, des cloches qui nous rappellent doucement à l'humanité. On lirait donc pour entendre et relayer les synesthésies de la « *parole verte* », de « *la lumière que fait une*

sant les pissenlits et le ciel pris aux sens propre et figuré. Comme chez beaucoup de poètes, nous constaterons cependant à la lecture qu'il s'agit de la jonction des contraires, à savoir que le rien embrasse l'absolu et réciproquement, que la « *timidité* » des pissenlits, au ras du sol, côtoie la « *hardiesse* » des nuages et qu'ensemble ils nouent le

le premier mouvement. En réponse indirecte à la célèbre question de Rilke, Philippe Haeck répondrait par l'avertissement de l'écriture : « *Il suffit de m'empêcher de lire pour me tuer.* » On apprendrait dans les livres à « *demeurer au milieu de la vie* » : « *Quelque chose me pénètre, fait tranquillement son chemin, je vois le monde autrement, comme pour la première fois, tout est apparition, tout se met à palpiter, je m'éveille, je n'ai jamais été aussi vivant.* » Ce que confirme la parenté sémique des nombreuses épigraphes qui ébauchent des réponses à la fausse question du titre (Philippe Haeck n'aime pas les points d'interrogation) : on lirait pour (s')offrir des viatiques, des sauve-conduits, des « *talismans* », des amulettes en forme d'*in-folios* ; pour être plus heureux, pour se nourrir d'espoir, pour être *meilleur* en un mot, « *apaisé* », plus libre, humanisé par la beauté réparatrice : « *Le monde nous lance des coups — si je trouve ma voix, les coups ne me trouveront pas.* »

Se former aux livres, selon Philippe Haeck, c'est se poser au plus près du monde. Lire recrée les autres, fait entendre leurs voix et s'ouvrir leurs yeux en nous comme au souvenir d'un repas à la même table.

voix ». La vérité toute simple, c'est que, sans les livres, la plupart d'entre nous arrivent encore moins à être multiples. Les vrais lecteurs ont la tête assez vide pour « *reconnaître l'immense au milieu d'une phrase* ». En ce sens, lire est une prière humaniste à la manière de Tchekhov : le vœu de communier à tout, y compris à « *des criminels, des enfants, des jeunes, des mères, des passionnés, des prisonniers, des prostituées, des rebelles, des tourmentés, des tristes* ». Remarquons en passant le respect de l'ordre alphabétique dans les énumérations de Philippe Haeck, comme si l'auteur ne souhaitait pas d'autre hiérarchie que cette convention qui gouverne généralement le classement des bibliothèques. Aussi bien les vivants que les gisants ne sont jamais loin de ceux qui s'emparent des « *vingt-six lettres* » afin de lire. Lire accroît l'homme en nous, ouvre à la générosité de la vie notre cœur restreint.

Reconnaître semble le verbe préféré de l'auteur : « *Naître encore une fois au milieu de la parole de l'autre est toujours émouvant...* » Ce livre, avec toutes ses listes de lectures, est bien un chantier de reconnaissances. On songe également à l'errance reconnaissante des pèlerins d'Emmaüs, celle qui fait brûler le cœur en présence du Verbe. La belle antithèse de la dédicace (« *À qui est près des nuages et des pissenlits...* ») élargissait déjà notre regard en oppo-

ciel avec la terre, chevillent le corps à l'esprit. Vie et livre ne s'opposent pas davantage : le livre n'est pas un terminus, mais un chemin qui contourne un peu la « *consommation* » et les engluements du quotidien, en passant par la « *table de ping-pong* », bien utile aux heures de réaménagement d'une bibliothèque. Il n'y a ni jugement ni exclusion dans cette écriture de sympathie. Que l'accompagnement, l'aimante patience, l'attente d'un moment de lucidité qui métamorphose « *un insomniacque* » en « *veilleur* ».

L'écriture de Philippe Haeck est un sol saturé de lectures. Existe-t-il d'ailleurs plus bel éloge du roman que la note 27 sur l'*incipit* du livre de Willa Cather ? « *"C'est lors d'un voyage interminable à travers la grande plaine centrale d'Amérique du Nord que j'entendis parler d'Antonia pour la première fois." Phrase simple, affirmative, annonçant une rencontre. Une grande ligne horizontale, tout est égal, puis la grande ligne s'arrête sur une petite verticale : une femme se tient debout. Tout amour commence ainsi : quelqu'un brise la ligne de la vie habituelle.* »

L'auteur ne cherche surtout pas à donner l'impression, comme plusieurs écrivains, que ses écrits se passent des pilotis que sont les autres livres. Lire et écrire ne font qu'un, mais la lecture est

Tout à la fin, à la note 95, après cette sorte d'inventaire d'une bibliothèque, la réponse à la question-observation du titre arrive pratiquement sous la forme d'une explication de texte : « *Pourquoi lis-tu. Moins pour tirer des leçons que pour apprendre à sentir la vie, la reconnaître. Au milieu de la nuit : dans l'ouverture qui arrive après le sommeil, avant l'aube : je suis reposé, éveillé, prêt à laisser venir en moi la voix de l'autre, le mouvement qui l'anime ; le monde est invisible, silencieux, il n'y a qu'un petit îlot de lumière autour d'une lampe.* » La table des matières surprendra également le lecteur avec des titres pour chacune des quatre-vingt-seize notes qui ne présentaient que des numéros dans le corps du texte. Leur mise en séquence mène à de curieux syntagmes où se devinent les orientations du livre : le lecteur est un « *vampire* » dont la « *méthode de lecture* » doit moins aux « *genres* » littéraires qu'à ses « *oreilles* », par exemple. Mais, ces concessions pédagogiques mises à part, il faut rester conscient qu'à l'instar de Nathalie Sarraute, Philippe Haeck se méfie de l'évidement des textes par les professeurs et qu'en succombant à cette manie professorale dans un compte rendu, on passe ici à côté du propos de *Pourquoi lis-tu au milieu de la nuit* et de son irréductible poésie. |